

Les lettres 85 et 92 de Sénèque offrent des indications d'un ancien débat sur la suffisance de la vertu pour le bonheur. Reprenant des indices d'Aristote, certains péripatéticiens avaient soutenu que les biens externes sont nécessaires comme instruments pour les activités de la vertu, ou que les maux externes empêchent ces activités. On ne parle pas assez, cependant, de ce qui concerne le sens de l'instrumentalité qui est impliqué, et les stoïciens exploitent l'imprécision pour réfuter l'argument. La discussion qui en découle est d'intérêt en ce qu'elle fait ressortir des tensions au sein de la théorie stoïcienne de l'action.

Terminologie:

Bonheur (*eudaimonia*): la meilleure vie pour un être humain, évaluée à la fois subjectivement et objectivement

Biens externes: les choses qui sont considérées par la plupart des gens comme méritant la poursuite, mais qui ne font pas partie du caractère moral de l'agent. Ceux-ci peuvent être soit des caractéristiques corporelles comme la santé, la beauté, la force, ou des circonstances externes comme la richesse, la réputation, les amis et la prospérité de son pays. (Dans un contexte stoïcien, ces mêmes éléments sont appelés « indifférents préférés »)

Capacité: une condition ou un trait qui permet d'agir d'une certaine façon ; par exemple, la capacité de nager. Les vertus sont les capacités d'agir courageusement, généreusement, temporellement, etc.

Activités: les événements dans lesquels on se comporte en fonction de sa capacité ; par exemple, nager c'est l'activation de la capacité de nager. Une action courageuse est l'activité de la vertu de courage.

Thèse de suffisance: Celui qui possède les vertus les rend actives, et celui qui mène une vie d'activité vertueuse est bienheureux ; à savoir, il possède le souverain bien humain.

T1: Aristote, *L'Éthique à Nicomaque*, 1100b22-1101a8 (trad. Gauthier/Jolif 1958, légèrement modifiée)

La multitude des biens et des maux dont la chance est la source peut d'ailleurs se diviser en deux classes : les grands et les petits. Les petits – petits biens que nous octroie la chance, petits maux que nous envoie la malchance, – il est évident qu'ils ne pèsent pas assez pour faire pencher d'un côté ou d'un autre la balance de la vie. Mais les grands, leur multitude, si ce sont des biens, rendront la vie plus bienheureuse, car par leur nature même elles lui apportent de l'ornement et de plus on peut en faire un usage beau et vertueux ; mais si ce sont des maux, ils abîment et souillent la béatitude, car ils apportent des chagrins et ils sont un obstacle à bien des activités.

Cependant, même au milieu de pareils malheurs resplendit la noblesse, si l'on supporte de pied ferme de nombreuses et de grandes infortunes, non par insensibilité, mais parce qu'on est généreux et magnanime.

D'autre part, si ce sont les activités qui décident de la vie dont elles sont l'élément essentiel, comme nous l'avons dit, nul des bienheureux ne deviendra jamais misérable. Jamais en effet, il n'accomplira d'actions haïssables ou viles. L'homme véritablement bon et sensé, croyons-nous, pensons-nous, fait bonne contenance devant les caprices de la chance et utilise des circonstances pour faire toujours les actions les plus belles, de même qu'un bon général utilise l'armée qui est à sa disposition le mieux qu'il peut pour la guerre, et qu'un cordonnier avec le cuir qu'on lui donne fait le plus beau soulier possible et ainsi de suite pour tous les autres artisans. Si c'est le cas, jamais l'homme heureux (*eudaimōn*) ne deviendra misérable, mais, bien sûr, il ne sera pas non plus bienheureux (*makarios*), s'il vient à tomber dans les infortunes de Priam!

Deux (ou trois) possibles interprétations:

1. Activation : En plus de la vertu, quelque part dans les biens extérieurs est également nécessaire pour le bonheur, car en leur absence, on ne peut pas s'engager dans d'activités vertueuses.
2. Constituants : En plus de la vertu, quelque part dans les biens extérieurs est également nécessaire pour le bonheur, parce que ces choses sont bonnes ou mauvaises dans leur propre droit, comme étant en conformité avec, ou contraires à, notre nature.
 - Notez aussi une variante faisant appel à des degrés de bonheur: les biens extérieurs ne sont pas nécessaires pour le bonheur (*eudaimonia*), mais ils le sont pour la « béatitude » (*makariotēs*).

Interprétation en termes de constituants dans des textes péripatéticiens

T2: Doxographie C (= Stobée, *Ecl.* 2.7.13-26), section 13 (118W)

La volonté d'obtenir la santé, le désir pour le plaisir et l'attachement à la vie se produisent parce que ces objets-ci sont conformes à la nature et sont des objets de choix à leur propre compte et sont des biens. A l'inverse, rejeter et éviter la maladie et la douleur et la destruction se produisent parce que ceux-ci sont contraires à la nature et sont des objets d'évitement pour leur propre compte et sont des maux.

Interprétation en termes d'activation dans des textes péripatéticiens

T3: Doxographie A (= Stobée, *Ecl.* 2.7.3b, p. 46 Wachsmuth)

Par les jeunes péripatéticiens de l'école de Critolaos, la fin est dit être « ce qui est complété de tous les biens »; c'est à dire des trois types de biens, mais cela est faux. Car, pas tous biens font partie de la fin; les biens corporels ne le font pas, ni ceux qui proviennent de l'extérieur, mais seulement les activités de la vertu dans l'âme. Donc, il aurait été préférable de dire, au lieu de « complété », « activé », de sorte qu'il pourrait être évident que la vertu utilise ces choses.

T4: Aspasius, Sur l'Éthique d'Aristote 2.4.3-9

Le bonheur a besoin des biens externes non comme parties ou comme des choses qui le complètent, mais comme des instruments, tout comme le jeu de flûte a besoin d'instruments pour sa propre fin, afin d'atteindre son but particulier. Car il est impossible, dit Aristote, de faire des choses nobles sans provision; il est impossible de pratiquer la médecine si l'on n'est pas fourni avec des instruments médicaux et des médicaments. Ensuite, il dresse une liste des biens extérieurs, en même temps montrant comment la vertu les utilise comme instruments pour le bonheur.

T5: Doxographie C, section 15 (p. 129-30 Wachsmuth)

Le bonheur vient des actions et primaires. Pour cette raison, il est tout à fait noble, tout comme jouer de la flûte est tout à fait une question de compétence. Car, l'implication des choses matérielles ne provoque pas le bonheur de s'écarter de la noblesse pure, tout comme l'utilisation d'instruments ne change pas l'activité de la médecine d'être tout à fait une question de compétence. Car chaque action est une activité de l'âme. Il ne convient pas de dire que ces choses sans lesquelles l'on ne peut par faire quelque chose sont des parties de l'activité. Car une partie est conçue comme remplissant l'ensemble, mais les conditions nécessaires sont conçues comme productive, en contribuant et en aidant à la fin.

T6: 'Doxographie C', section 16 (p. 130 Wachsmuth)

Le bonheur est « l'emploi principal de la vertu complète dans une vie complète » ou « l'activité d'une vie complète, conformément à la vertu » ou « l'utilisation sans empêchement de la vertu au milieu des choses en accord avec la nature » (χρησιν ἀρετῆς ἐν τοῖς κατὰ φύσιν ἀνεμπόδιστον).

Inquiétudes concernant l'argument fondée sur l'activation des vertues

1. Dans quel sens les choses extérieures peuvent-elles être considérées comme des *instruments* ou comme des *empêchements* pour l'exercice des vertus ? Faut-il penser des biens externes comme des *outils* ou des *matériaux*, ou seulement en tant que *facilitateurs*? Dans le cas d'obstacles, devons-nous en penser comme rendant impossible l'activité, ou seulement comme la rendant plus difficile?
2. Existe-t-il un motif pour assumer que les instruments nécessaires à l'activation de la vertu sont toujours des *biens* externes, tandis que les obstacles sont toujours des *maux* externes?
3. Qu'est-ce que cela signifie de dire qu'une vertu est *activée*? Doit l'action parvenir à ses fins? Par quel critère? Est-ce que l'effort vertueux doit être observable de quelque manière?

T7: Sénèque, *Lettres* 85.30-39, trad. Baillard (1914)

« Ce qui est un mal est nuisible ;
ce qui nuit rend l'homme moins bon ;
ni la douleur, ni la pauvreté n'altèrent ses mérites ;
donc elles ne sont point des maux. »

Cette proposition, nous dit-on, est fausse ; car il y a telle chose qui peut nuire à l'homme sans le rendre moins bon. La tempête et les mauvais temps nuisent au pilote, et ne lui ôtent rien de son talent.

31 Certains stoïciens répondent que le talent du pilote se perd dans la tempête et le mauvais temps en ce qu'il ne peut plus accomplir ce qu'il se propose et suivre sa direction : il tombe au-dessous non point de son art, mais de son œuvre.

Sur quoi le péripatéticien : « Voilà donc aussi le sage qui vaut moins si la pauvreté, si la douleur, si d'autres crises semblables le pressent : elles ne lui ôtent pas sa vertu, elles en empêchent l'action. »

32 L'objection serait juste, s'il n'y avait disparité entre le pilote et le sage. Celui-ci se propose, dans la conduite de sa vie, non d'accomplir quoi qu'il arrive ce qu'il entreprend, mais d'agir en tout selon le devoir ; le but du pilote est de vaincre tous les obstacles pour mener son navire au port. Les arts ne sont que des agents : ils doivent tenir ce qu'ils promettent ; la sagesse commande et dirige. Les arts sont les serviteurs de la vie ; la sagesse en est la souveraine.

33 Il y a une autre réponse à faire, ce me semble ; savoir : que jamais ni l'art du pilote ne perd à la tempête, ni l'application de cet art. Le pilote ne te promet point une heureuse traversée : il te promet ses utiles services, son habileté à conduire un vaisseau, laquelle brille d'autant plus que des contre-temps fortuits lui suscitent plus d'obstacles. Celui qui peut dire : « Neptune, jamais tu n'engloutiras ce vaisseau sans que je tienne mon gouvernail droit, » a satisfait à l'art ; ce n'est pas l'œuvre du pilote, c'est le succès que compromet la tempête.

34 « Comment ? il ne nuit pas au pilote l'accident qui l'empêche de gagner le port, qui rend ses efforts impuissants, qui le reporte en arrière ou le tient immobile, ou enlève ses agrès ? » Ce n'est pas comme pilote, c'est comme navigateur qu'il en souffre. Autrement, il n'est pas le pilote. Loin que cela déconcerte son art, il en ressort davantage (*magis apparet*) : car en temps calme, comme on dit, chaque homme est pilote. Le gros temps fait tort au navire, non au pilote en tant que pilote. 35 Il y a en lui deux personnes : l'une qui lui est commune avec tous ceux qui montent le bâtiment où lui-même compte comme passager ; l'autre qui lui est propre et qui le constitue pilote. La tempête lui nuit sous le premier rapport, non pas sous le second.

36 Et puis son art existe pour le service d'autrui : ce sont les passagers qu'il intéresse, comme l'art du médecin s'applique à ceux qu'il traite. La sagesse est un bien tout à la fois commun aux hommes avec lesquels vit le sage, et personnel au sage. Ainsi peut-être la tempête contrarie le pilote en paralysant le ministère qu'il a promis aux passagers ; 37 mais le sage ne reçoit d'échec ni de la pauvreté, ni de la douleur, ni d'aucun des orages de la vie ; car ils n'enchaînent point tous ses actes, mais seulement ceux qui touchent ses semblables : lui-même agit toujours sans toujours réussir, et n'est jamais plus grand que quand le sort lui fait obstacle : il remplit alors la vraie mission de la sagesse, qui est le bien, avons-nous dit, et des autres hommes et du sage.

38 Mais de plus, il ne tombe même pas dans l'impuissance de les servir, lorsque pour son compte il est victime de quelque fatalité. Si l'humilité de sa fortune l'empêche d'enseigner comment gouverner les peuples, il enseignera comment se gouverne la pauvreté ; son œuvre s'étend à toutes les circonstances de la vie. Et il n'y a ni condition, ni événement qui exclue son action : il remplit alors ce même rôle qui lui interdit de remplir les autres. Également propre à toutes deux, la bonne fortune il la réglera, la mauvaise il la vaincra. 39 Il a exercé sa vertu de manière à la déployer dans les revers comme dans le succès, à

n'envisager qu'elle, non la matière qu'elle doit mettre en œuvre. Voilà pourquoi ni pauvreté, ni douleur, ni rien de ce qui pousse les esprits ignorants hors de la voie et dans l'abîme n'arrête le sage.

T8: Sénèque, *Lettres* 92.14-18, trad. Baillard (1914), légèrement modifiée

« **Sans doute, dira-t-on, le sage est heureux ; mais le bonheur complet lui échappe, s'il n'en possède aussi les instruments naturels. De cette sorte on ne peut être malheureux avec la vertu ; mais on n'est pas au faite du bonheur, lorsque les biens physiques nous manquent, comme la santé et l'intégrité des organes.** » **15** Ce qui paraît le moins admissible, tu l'accordes, savoir, qu'un homme en proie à d'extrêmes et continuelles douleurs n'est pas à plaindre, qu'il est même heureux, et tu nies la conséquence, bien moindre, qu'il le soit parfaitement. Cependant, si la vertu peut faire qu'un homme ne soit pas malheureux, bien plus aisément complétera-t-elle son bonheur, car il reste moins d'intervalle entre l'heureux et le très-heureux, qu'entre le misérable et l'heureux. Quoi ! la puissance capable d'arracher l'homme aux calamités pour le mettre au rang des heureux, ne saurait achever son œuvre et l'élever au bonheur suprême ! Elle fléchit quand elle touche au sommet ! **16** La vie a ses avantages et ses désavantages : les uns et les autres sont hors de nous. Si l'homme de bien n'est point misérable, eût-il à subir tous les désavantages, comment cesse-t-il d'être très-heureux si quelques avantages l'abandonnent ? Comme en effet le poids des uns ne le précipite pas jusque dans le malheur, de même la privation des autres ne l'arrache point à sa félicité ; elle reste alors aussi complète que son malheur est nul dans le premier cas : autrement on peut lui ravir son bonheur, si on peut le diminuer. **17** Je disais tout à l'heure que la lueur d'une bougie n'ajoute rien aux clartés du soleil dont la splendeur efface tout ce qui sans lui aurait de l'éclat.

« **Mais il est des choses qui s'interposent entre le soleil et nous.** » **Oui, et la force de ses rayons demeure entière, au milieu de ces obstacles mêmes ; et malgré l'intermédiaire qui nous en dérobe l'aspect, il est à son œuvre et poursuit sa course. Lorsqu'il luit au sein des nuages, il n'est pas moindre que par un beau ciel, ni plus lent dans sa marche ; car il y a grande différence entre ce qui ne fait qu'entraver et ce qui empêche** (*multum interest utrum aliquid obstet tantum an impediat*). **18 De même ce qui fait obstacle à la vertu ne lui enlève rien. Elle n'est pas moindre, mais elle brille moins ;** à nos yeux peut-être ne paraît-elle pas aussi éclatante, aussi pure. et il déploie sa force de façon invisible, tout comme le soleil quand il est caché (*more solis obscuri in occulto vim suam exercet*). Ainsi calamités, pertes, injustices, sont aussi impuissantes contre la vertu qu'un léger nuage contre le soleil.

T9: Chrysippe chez Plutarque, *Comm. Not.* 1069e [= LS 59A].

Quel point de départ dois-je adopter pour l'action appropriée et pour la matière de la vertu, si je laisse de côté la nature et ce qui s'accorde à la nature?

Références :

- Cooper, J. M. Aristotle on the goods of fortune. 292-311 dans *Reason and Emotion*. Princeton, 1999.
- Gill, C. The transformation of Aristotle's *Ethics* in Roman Philosophy. 31-52 dans Miller, J., éd., *The Reception of Aristotle's Ethics*. Cambridge, 2012.
- Graver, M. f/c. Seneca's Peripatetics: *Epistulae Morales* 92 and Stobaeon Doxography 'C'. Dans *Arius Didymus on Peripatetic Ethics: Text, Translation and Discussion*, éd. W. Fortenbaugh. RUSCH. Transaction, à venir.
- Hahn, D. Critolaus and late Hellenistic Peripatetic philosophy. 47-101 dans *Pyrrhonists, Patricians, Platonizers: Hellenistic Philosophy in the Period 155-86 BC*, éd. A.M. Ioppolo and D. Sedley. Naples, 2012.
- Inwood, B. *Ethics After Aristotle*. Harvard, 2014.
- Sharples, R.W., éd. *Peripatetic philosophy, 200 BC to AD 200 : an introduction and collection of sources in translation*. Cambridge, 2010.